L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 23 avril 1910.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centgrade
7 h. du matin..	70	19
Midi.....	74	21
3 P. M.....	78	23
6 P. M.....	76	22

SOMMAIRE.

3me PAGE.
Feuilleton.
4me PAGE.
L'Actualité, Feuilleton,
5me PAGE.
Faits Divers.
6me PAGE.
Les Derniers Pas.
L'Amie Lointaine.
Cuisine.
L'Art Jeune.
Ce que l'on mange.
8me PAGE.
Poésie.
Mondanités.
Chiffons.

LA Situation à Hunan

La situation troublée à Hunan n'a pas l'air de devoir changer de suite, d'après les dernières nouvelles qui nous viennent de la province chinoise. Les femmes et les enfants quittent précipitamment Changsha, la capitale de la province, pour échapper à la mort; et nombre de villages de la région sont la proie des flammes. Dans tout le pays, des affiches sont placardées menaçant de mort les étrangers.

La nouvelle des scènes de désordre dont le pays est le théâtre a été communiquée aux missionnaires qui arrivaient à Changsha, nombre desquels avaient franchi une trentaine de milles à pied, dans un piteux état de dénuement; leurs maisons avaient été incendiées et tout ce qu'ils possédaient y avait été détruit.

Ces missionnaires ont dit que des canonnières dans la rivière Yangtse Kiang avaient braqué leurs canons sur Changsha et, le cas échéant, protègeraient les étrangers qui s'y trouvent.

Trois mille soldats de l'empire occupent des points stratégiques de la capitale, et des troupes sont envoyées dans la banlieue pour y rétablir l'ordre, car entre temps des émeutes y éclâtent. Des Chinois nombreux ont été tués. Une école a été attaquée par les bandits et trente-cinq jeunes gens qui s'y trouvaient ont été brûlés vifs.

Lorsque des navires sont entrés dans le port de Changsha et ont voulu secourir les gens dont la vie était en danger, en les recueillant à leurs bords, les émeutiers chinois les ont saturés d'huile et y ont appliqué la torche, puis les ont lancés à la dérive avec l'espoir qu'ils mettraient le feu aux navires qu'ils rencontreraient : on n'est pas plus diabolique.

Le Vice-roi de Honan et le Gouverneur de Changsha affirment qu'ils sont maîtres de la situation et que l'ordre règnera bientôt dans toute la province ; mais les missionnaires ont des doutes à cet égard ; ils voyent la situation encore pleine de dangers.

Le consul anglais, qui vient d'arriver à Changsha, a dit que si un étranger avait été tué dans la province, un massacre général eut suivi. Si la demeure du consul anglais a été détruite, c'est parce que des hommes d'une autre province avaient été employés à sa construction.

Société Astronomique

La planète Mars et sa végétation.

Paris, 13 avril.

La séance publique annuelle de la Société astronomique de France, qui vient de se tenir dans la salle des Sociétés Savantes, offrait un intérêt tout particulier du fait de la présence de M. Percival Lowell, l'éminent astronome américain, qui a consacré "presque amoureusement" sa vie, comme le lui a dit M. Camille Flammarion, à l'étude de la planète Mars, notre voisine dans l'espace.

M. Percival Lowell n'est pas un savant ordinaire, il a la chance d'être un savant très riche. Il a fondé, construit, il y a quinze ans, et il subventionne, dans la province de l'Arizona, à une altitude de 2,500 mètres, un observatoire modèle où l'on s'occupe surtout, sous sa direction éclairée et compétente, de tout ce qui a trait à la planète Mars. M. Lowell a pour nous, Français, un autre mérite : celui de parler notre langue avec facilité et même élégance, et qu'il a pu faire sa conférence en français, en l'agrémentant d'ailleurs de cette humour dont les Américains, comme les Anglais, sont coutumiers, et qui aide à rendre moins arides des sujets aussi austères que celui d'une conférence astronomique.

L'étude de Mars est une des plus avancées de l'astronomie moderne. On a pu établir—et les travaux de l'observatoire Lowell y ont beaucoup contribué — la durée de son jour, qui est de 40 minutes plus long que la nôtre, et l'époque de ses saisons. La carte de ses fameux "canaux" est dressée d'une façon exacte, et des photographies en sont prises régulièrement. On suit fidèlement, on enregistre tout ce qui se passe sur cette intéressante planète. Et, comme dit M. Lowell, on est peut-être mieux renseigné sur elle qu'on ne l'est, par les journaux, sur ce qui passe dans la nôtre.

C'est ainsi que l'an dernier, le 16 novembre, une jeune fille attachée à l'observatoire Lowell, ayant constaté des taches brillantes qui se formaient et qui, peu à peu, se modifièrent, pour ensuite disparaître, on en a conclu que la première gelée avait fait, à cette date, son apparition dans le monde martien. Car, M. Lowell l'affirme, le monde martien est un monde vivant analogue sinon semblable au nôtre.

Un peu auparavant, toujours à l'observatoire Lowell, on découvrit sur la planète l'existence de deux canaux nouveaux. Une recherche patiente et minutieuse effectuée dans les observations antérieures, jusqu'à quinze années en arrière—ce qui est la durée du cycle martien—permit d'établir que ces canaux étaient bien de création nouvelle. Et comme M. Lowell affirme que les canaux ne sont autre chose que des bandes de végétation, on avait ainsi constaté la poussée des plantes sur la planète. D'où il faut conclure que la science actuelle est arrivée à surprendre le secret de la vie d'êtres organisés dans un monde qui n'est pas le nôtre : résultat intéressant entre tous, qui fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont obtenu.

De jolies et curieuses projections ont fait défiler tour à tour les différents aspects de Mars aux différentes époques du dernier cycle martien. Et les applaudissements répétés de la nombreuse assistance ont salué la fin de la suggestive conférence de M. Lowell.

La séance était présidée par M. Baillaud, membre de l'Institut, directeur de l'Observatoire, qui était assisté de M. Camille Flammarion, secrétaire général de la Société. Celui ci a fait un exposé de la situation brillante et prospère de la Société astronomique.

En dépit d'une scission fâcheuse qui s'est produite récemment, le nombre de ses membres va sans cesse en augmentant. Il est actuellement de 5,500, et, depuis le 1er janvier, il s'est accru de 271, résultat que M. Camille Flammarion attribue à l'approche de la comète de Halley et au regain de curiosité qu'elle a suscité dans le public pour tout ce qui touche à la connaissance de l'univers.

M. Baillaud avait retracé, avant de donner la parole à M. Lowell, le tableau rapide des progrès de l'astronomie durant l'année 1909, progrès qui témoigne de l'activité féconde des astronomes du monde entier. On l'avait écouté avec intérêt et on l'applaudit beaucoup, comme on applaudit aussi M. Camille Flammarion, lorsqu'il parla en apôtre — mais un peu trop bas — du rôle capital que joue à juste titre l'astronomie dans l'histoire des sciences.

Un pari

M. Pierpont Morgan "businessman" émérite et collectionneur de chefs-d'œuvre, ne dédaigne pas la plaisanterie. Pendant trois jours, il n'y a pas *longtemps*, ses employés eurent la surprise de voir leur patron arriver le matin à sa banque tenant gravement une cage où se balançait un perroquet empaillé. M. Pierpont Morgan était-il devenu fou? Un jeune commis, incapable de résister trois jours de suite au démon de la curiosité, finit par prendre son courage à deux mains, et s'approchant du banquier.

—Oserais-je me permettre, Monsieur, de vous demander ?....

—Quoi ? interrompit avec colère Pierpont Morgan.

— Oh ! Monsieur, pardonnez moi, balbutia le commis, décontenancé : c'était cette cage qui.... et ce perroquet que..... je vous supplie d'excuser mon audace....

—Vous excuser..... Je veux bien vous excuser : j'avais parié avec un de mes amis que, sur mes deux cents employés, il y en aurait au moins un d'assez dégourdi pour me questionner au sujet de cette cage..... Vous m'avez fait gagner.... c'est bon !..... Mais une autre fois, termina le milliardaire en jetant sa cage dans un coin, tâchez de vous mêler de ce qui vous regarde !

Réception de M. René Doumic

Parlant de la réception de M. René Doumic à l'Académie Française, M. Paul Souday dit :

Ce fut une réception éminemment universitaire. Un professeur recevait un professeur, qui succédait à un autre professeur. Un normalien recevait un normalien, qui succédait à un autre normalien. Mais n'allez pas croire à une de ces "parties de pédantisme" dont certains jeunes étudiants ou docteurs d'autres nations récréent, paraît-il, leurs soirées libres et leurs beaux dimanches. Il ne faut même pas évoquer le mot de Saint-Marc Girardin, sortant d'une réunion amicale chez Victor Cousin : "Nous étions là quelques cuistres qui nous sommes bien divertis." Il n'y avait rien de tel à l'Académie, où d'ailleurs il s'en faut de beaucoup qu'on se soit ennuyé.

Oserai-je insinuer pourtant qu'une certaine mélancolie planait, non pas seulement à cause du deuil cruel dont le récipiendaire a été récemment frappé, non pas seulement à cause de la lumière blafarde et sépulcrale qui tombe de la coupole,—une certaine tristesse subtile dont les deux orateurs, tous deux si brillants, quoique si différents, ne sont pas responsables à coup sûr, et Gaston Boissier encore moins ou pas davantage, mais qui, au contraire, se dégageait de la sympathie même qu'ils inspirent et de sombres prévisions sur le sort des choses précieuses qu'ils représentent. Leur chère Ecole normale a disparu, comme l'a nettement dit M. Doumic ; la version officielle veut qu'elle se soit transformée ; elle a subi en effet la plus complète des transformations, qu'en langage courant on appelle la mort. Et ces trois normaliens dont le premier fut le maître des deux autres, ont consacré leur vie, soit en chaire, soit la plume à la main, au culte des humanités. Or, les humanistes nouveaux se distinguent des précédents en ceci qu'ils ne sont plus des humanistes du tout, mais des regrateurs de textes en prole à ce que Taine nommait déjà une "illusion de bibliothèque". Quant à la masse, on sait dans quels chemins nouveaux elle se précipite. On a célébré la rhétorique de Boissier ; il n'y a même plus de rhétorique ; il n'y a plus en son lieu qu'une classe de première, dans les lycées, comme dans les chemins de fer.

Une petite troupe d'érudits à l'allemande, en face d'une foule de techniciens sans culture générale, voilà ce que nous réserve l'avenir. Les Boissier, les Faguet et les Doumic semblent des hommes du passé. Y aura-t-il dorénavant, y a-t-il encore beaucoup de latinistes à la façon de Boissier, qui savait le latin à forcer l'estime de Mommsen, mais le pratiquait comme un art et une source de joie ? Un éloge de Boissier, n'est-ce point aussi une promenade achéologique ? Et Mommsen lui-même, n'est-il point suspect ? Traitant César, il se permit d'être éloquent. Il ne faut plus être que documentaire—ou ignorant. Il faut dédaigner les fleurs, ou ne les aimer qu'à la manière des purs botanistes, au microscope.

M Souday termine ainsi :

M. Faguet n'a pas soumis M. Doumic à la petite brimade qui est, à l'Académie, presque une tradition. Il lui a décerné des éloges très chaleureux et très légitimes. Tout le monde doit rendre justice aux solides qualités de M. Doumic, écrivain probe et châtié, critique consciencieux et indépendant. Les comparaisons avec Weiss et avec Pline le jeune, que M. Faguet attribue à Boissier dans une sorte de prosopopée et qu'il reprend à son compte, me semblent toutefois un peu inexactes. Weiss était plus aventureux et plus fantaisiste, jusqu'à être fantasque, avec un style plus fringant et plus primesautier. Pline le jeune, que du reste je n'ai guère relu en ces dernières années, — on ne peut tout relire,—m'a laissé le souvenir d'un styliste plus travaillé, plus raffiné, plus curieux d'expressions subtiles et rares, un peu à la façon d'un précureur de La Bruyère. M. Doumic écrit bien, mais écrit pour s'exprimer et non pour bien écrire. Au surplus, le journalisme quotidien ou périodique, auquel il s'est constamment adonné, ne comporte guère cette orfèvrerie et ce langage à facettes. Voulût-on en essayer, on n'aurait pas le temps.

M. Doumic, non par la coupe de ses phrases, mais par l'orientation de sa pensée, est surtout un disciple de Brunetière, qui a reconnu ce fils spirituel et lui a décerné un brevet de ressemblance en lui confiant la charge de critique littéraire à la "Revue des Deux Mondes", lorsqu'il l'abandonna pour vaquer aux fonctions directoriales. Comme Brunetière, M. Doumic est un dogmatique, un doctrinaire, un moraliste. Il juge les œuvres anciennes et modernes d'après un inflexible critérium esthétique et moral. Et la prédominance du point de vue moral est le fonds de son esthétique. Il hait non seulement les hardiesses un peu scabreuses, mais tout libertinage même simplement intellectuel. Il guerroie pour la discipline et le principe d'autorité. Il n'a généralement aucune indulgence pour les nouvelles écoles; il se méfie instinctivement de toute nouveauté, parce que dans toute nouveauté il flaire l'hérésie. Il s'est montré certainement trop exclusif, en plus d'une occasion : tel article violent contre Verlaine, que rien n'empêchera d'avoir été un grand poète, a fait un peu scandale, non pas uniquement dans les brasseries et les petites revues. Ce monde de la jeune littérature d'avant-garde l'exècre, et il ne l'a pas volé, et il y compte bien. On est très injuste pour lui ; il s'est toujours efforcé, quant à lui, d'être juste ; seulement, il n'y a pas toujours réussi.

C'est peut être à ces "dilettantes" tant décriés aujourd'hui et qu'il méprise prodigieusement, mais qui avaient du bon, qui ont du bon, car il en reste, qu'il appartient de départager M. Doumic et ses adversaires, selon les lois d'une véritable équité distributive. Ces jeunes, qui le conspuent, ont raison de défendre certaines de leurs admirations. Mais pourquoi se fâchent-ils si fort contre M. Doumic ? Ils ne le changeront point. Ce serait dommage qu'ils le changeassent, parce que si tous les hommes se ressemblaient et si tous les critiques étaient d'accord, la vie littéraire et la vie universelle en deviendraient monotones. M. Doumic, ainsi que M. Faguet l'a noté, n'est point un Fantasio, qui brûle d'être au instant ce monsieur qui passe. S'il n'y avait que des Fantasio ici-bas, il ne passerait bientôt plus personne. L'intérêt de M. Doumic réside dans la vigueur et, si vous y tenez, dans l'étroitesse de sa personnalité si tranchée. On ne peut lui reprocher de s'asservir à la mode. Ses jugements sont habituellement à l'encontre des opinions admises et regardées comme élégantes. Non seulement il a un avis très net, mais il a le courage d'être de son avis. C'est un trait aussi qui se porte de moins en moins. Sainte Beuve, cité par Faguet, disait : "Le lecteur aime assez à se trouver plus sévère que le critique." Parbleu ! si le critique est plus sévère et trouve détestable ce dont le lecteur faisait ses délices, il en résulte que le lecteur est un sot. Est-ce pour cette raison que la critique se fait de plus en plus indulgente, jusqu'à en paraître presque "démissionnaire ?" M. Doumic, lui, est au moins un critique qui ne donne pas sa démission....

THEATRES.

WHITE CITY.

La Boston Ideal Opera Company qui depuis ses débuts à la Nouvelle-Orléans a obtenu un véritable succès, a donné hier soir la dernière représentation de l'opérette "Sergeant Kitty" en présence d'une salle à peu près comble.

Ce soir, première représentation de "Martha", l'opéra toujours populaire qui, sans doute, attirera une foule nombreuse à la Cité Blanche. Indépendamment des représentations théâtrales, la direction de la Cité Blanche a installé un grand nombre de jeux divers, pour le plus grand divertissement du public, entre autres un plan incliné sur lequel deux acrobates, les frères Whittaker, plongent dans un lac spécialement aménagé.

ORPHEUM.

Pour la dernière semaine de la saison la direction de l'Orpheum offre à ses habitués un programme de choix qui sera inauguré lundi après-midi et qui tiendra l'affiche jusqu'à dimanche soir inclusivement.

Le numéro principal sera une jolie opérette en un acte intitulée "The Understudy", dans laquelle M. Sidney C. Gibson tiendra le premier rôle.

Mlle Una Clayton, une artiste bien connue du public néo-orléanais, jouera une pièce écrite par elle-même, "His Local Color". Mlle Clayton est secondée par une très bonne troupe qui comprend entre autres le célèbre comédien Morey.

M. et Mme Frederick Voelker, deux artistes d'un renom international, interprèteront un interlude musical qu'ils intitulent "Twilight in the Studio". M. Voelker manie l'archet en virtuose et sa femme est une pianiste accomplie.

Le nouveau programme comprend encore le Quatuor Basque qui se fera entendre dans plusieurs morceaux d'opéra ; Patsy Dole, un artiste de vaudeville ; Carl Nobel, ventriloque scandinave ; Sandbery et Leo, chanteurs comiques ; les frères Kroneman, acrobates et pour finir le cinématographe dont les vues fréquemment changées sont toujours intéressantes.

Les Artistes de M. Layolle à Montréal.

Une lettre reçue en ville il y a un jour ou deux, donne des nouvelles de la troupe d'opéra de M. Layolle qui, paraît-il, obtient de retentissants succès dans la grande capitale canadienne.

C'est au théâtre de "Sa Majesté" que la troupe remplit un court engagement ; et à la représentation des *Huguenots* l'autre soir, Lord Grey, Lady Grey et toute l'aristocratie de l'endroit assistaient. L'auteur de la lettre donne une description très intéressante de l'aspect de la salle, des toilettes superbes qui s'y étalaient et dont la richesse était éblouissante sous l'étincellement des feux qui inondaient la salle.

Les artistes sont salués, fêtés, acclamés tous les soirs par la population de Montréal. Si nous ne nous trompons, c'est à la fin de ce mois que la troupe se disloquera et que nous saurons positivement si M. Layolle nous reviendra l'année prochaine avec une troupe.

Il a été beaucoup dit sur l'exploitation de notre théâtre lyrique l'an prochain ; mais rien n'est su, rien ne peut être affirmé quant à l'avenir.

A son départ de la ville, il y a deux mois, M. Layolle avait renoncé à exploiter notre théâtre une seconde année ; a-t-il changé d'intention depuis ? c'est possible, c'est même à désirer ; mais nul ne le saurait dire que lui.

BIBLIOGRAPHIE.

□ Vient de paraître à la Librairie H. Le Soudier :

"Nouvelles Pages Anthologiques, morceaux choisis, autographes, notices biographiques et bibliographiques, par G. Walch. Tome Ier. VIII-524 pages; broché 4 fr., relié peau souple : 6 fr. (Paris, H. Le Soudier.)

Ce premier volume d'une nouvelle série s'adresse surtout aux lecteurs de l'"Anthologie des Poètes Français Contemporains (1)", dont le succès a été si grand. Ce qui a guidé l'auteur dans la composition de ces pages, c'est bien, selon les justes expressions de Sully Prudhomme, "la sympathie due à toute recherche désintéressée et consciencieuse du beau", et le désir de répondre à la confiance de ses lecteurs en les renseignant très exactement et très impartialement sur le mouvement poétique actuel, si intéressant à bien des égards.

Comme dans les précédents volumes de M. Walch, les poètes se trouvent colligés ici sans parti pris comme sans exclusivisme, dans un esprit d'éclectisme large et accueillant. L'ensemble de son travail présentera un tableau fidèle de la poésie française contemporaine. L'ordre chronologique, par dates de publication, adopté par l'auteur, facilite les rapprochements et permet d'établir les analogies, les filiations d'idées, les influences, en situant les écrits dans leur milieu naturel.

Les notices littéraires et bibliographiques sont établies avec le plus grand soin. "Cette anthologie, a dit un critique, n'est pas seulement un recueil de morceaux choisis, mais encore une petite histoire de la poésie contemporaine. C'est le vademecum de quiconque veut se documenter sur le mouvement poétique de ces cinquante dernières années."

Signalons, en terminant, l'importance des autographes, dont plusieurs nous indiquent en une courte phrase l'idée que les divers auteurs se font de l'art des vers.

(1) "Anthologie des Poètes Français Contemporains", par G. Walch, préface de Sully Prudhomme, de l'Académie française. (Paris, Ch. Delagrave.)

COLLISION.

Vers deux heures, hier après-midi, une collision a eu lieu à l'angle des rues Bourbon et Bienville entre un taxicab et un fiacre dans lequel se trouvait M. Emmet Martin, de Osyka, Miss. Ce dernier a été légèrement blessé à la hanche.

Barbara la considéra avec une surprise intense. Elle avait la notion que quelque chose était changé, que ce n'était plus l'Eve de naguère qui lui parlait de ce ton froid et vaguement distant. Piquée, elle laissa tomber :

—Si tu connaissais le pays, il fallait le dire. Je ne me serais pas donnée tant de mal !

—Je déplore que tu aies pris une peine qui te paraît regrettable aujourd'hui, repartit Eve avec sa tranquillité insaisissablement hautaine. Je supposais que tes bons offices consentiraient à s'exercer dans le sens qui me serait agréable.... Parce que j'ai des renseignements qui m'ont favorablement prévenue pour un coin de cette région....

—Ah ! Puis-je savoir quelle est la personne dont les avis te semblent préférables aux miens ?

Elle comptait provoquer une chaleureuse protestation. Mais Mlle de La Luzernière ne se départit point de cette sorte d'impénétrabilité souriante qui vexait Barbara au dernier point.

—Certainement ! C'est M. de Trèves, qui doit bien connaître son département ...

—Le marquis !.... Tu l'épouserais, alors ?

Cette fois, Eve rit franchement :

—S'il me fallait épouser M. de Trèves parce qu'il m'a documentée sur la contrée, ce serait payer le plus anodin des services par une extrême libéralité !

—Mon Dieu ! que c'est donc déplaisant de tourner ainsi les choses en ridicule !.... Enfin, nous causerons de cela plus tard .... Que t'a indiqué M. de Trèves en fait de villégiature ?

—Sainte-Marguerite.. Un endroit tout près d'ici, et charmant, paraît-il....

—Quelle idée !.... Dans quelques années, peut-être, lorsqu'il sera pourvu de moyens de communication, ce petit pays pourra constituer une résidence agréable.... Car, c'est à quatre ou cinq kilomètres ; nous ne pourrons pas nous voir constamment..

—Eh bien ! ce sera un but de promenade, conclut Mlle de La Luzernière, qui tendit la main pour prendre congé.

Miss Elkinson la serra, cette main, avec une effusion à laquelle il était permis de ne point s'attendre après pareille escarmouche.

—Nous recauserons de tout cela, n'est-ce pas, ma chérie ? Aujourd'hui, nous sommes un peu émues.... A propos, te reverrai-je ce soir ? J'aurais plaisir à te présenter le cercle tout intime qui se réunit ici après dîner.

L'offre était empreinte de cette cordialité factice qui préside aux relations déjà tendues. Une heure avant, Eve l'eût acceptée avec empressement. A l'issue de cette conversation, elle éprouva le besoin de mettre un peu de temps entre toute nouvelle rencontre.

—Tu es bien bonne, mais, ce soir, je me reposerai.

—Demain, alors ?

—Demain, soit.

Elles s'embrassèrent comme aux jours anciens, longuement, et en apparence tendrement. Mais c'était là un pauvre baiser et qui n'avait de sincère que le désir d'atténuer par cette manifestation habituelle l'amertume latente de tous ces mots qui venaient d'être prononcés.

Eve s'en alla excédée de ce débat puéril, si différent de la réconfortante entrevue qu'elle avait escomptée, et le cœur dévasté d'une intolérable impression déçue. Avec cette affection qui n'était plus ce qu'elle aurait dû être quelque chose encore se détachait de sa vie....

En outre, d'avoir évoqué le nom et la personnalité du marquis de Trèves, ressuscitait en elle un ordre d'idée volontairement congédié de son esprit. Elle n'avait pas revu Jean et tenait simplement de son oncle, averti par un mot d'adieu, que le jeune homme était parti. Pour quelle destination ? Il ne le disait pas et il ne plaisait point à Eve de s'en informer.

Aujourd'hui qu'une irréparable déception abolissait la joie de la réunion avec son amie, elle sentit qu'il lui manquait, et elle eût donné beaucoup pour se réchauffer l'âme à la tendre flamme des bons yeux qui, tant de fois, lui avaient silencieusement crié le bonheur de la servir....

Elle soupira. Où était Jean en ce moment ? Sans doute dans la paix de son manoir en face de son grand horizon de Loire....

Tout en songeant ainsi, la jeune fille, au lieu de rentrer à l'hôtel, avait gagné un coin isolé de la plage. Elle s'arrêta, les regards perdus au large, enchantés par une vision qui lui montrait non l'infini moutonnement des flots frangés d'écume, mais un vieux logis aux tourelles pointus baignant leur pied dans un étang vert traversé de vols d'oiseaux sauvages.... On devait être bien là, mieux que partout ailleurs.....

Et, involontairement, elle se demanda ce qu'elle y ferait à présent, si elle avait épousé Jean ? C'était la première fois que cette hypothèse se présentait à son esprit, la première fois, du moins, qu'elle tâchait de la réaliser en s'incarnant pour elle-même sous les traits de la marquise de Trèves.

Lorsqu'elle y pensait, que par le caprice d'une conception fugitive elle essayait d'imaginer ce que serait la vie de la femme de Jean, c'était toujours pour se tracer le plan du train le plus monotone, se répéter, avec une ironie dont elle ne retrouvait plus trace, que la compagne de cet homme calme devrait partager ce qui constituait probablement pour lui l'idéal en ménage : rester chez soi et lire son journal les pieds sur les chenêts ou assis côte à côte sous les vieux arbres, selon la saison.

Aujourd'hui, cela ne lui paraissait plus si ridicule. Au contraire il se dégageait du tableau évoqué une sorte d'attirante, d'inaccessible douceur.

Oui, que ferait-elle en ce moment, si elle était la femme de Jean de Trèves ? N'importe quoi ; tout est bon quand on est ensemble et qu'on s'aime. Il n'est pas besoin d'agir, pas même besoin de parler ; on est à côté l'un de l'autre, on sait que c'est pour la vie, et cela suffit. Le temps peut marcher,

Elle se laissa tomber sur le sable, les mains nouées sur ses genoux, et invinciblement, en un rêve, murmura les vers adorables de Sully Prudhomme :

S'asseoir tous deux au bord du flot
[qui passe,
Le voir passer.
Suivre des yeux un nuage en l'espace.
Le voir glisser.

Le cercle, qu'avec une feinte modestie Barbara qualifiait de très intime, était, en réalité, assez nombreux.

Réunissant l'élite masculine de la société anglaise en villégiature estivale à La Baule et à Pornichet, il comprenait de plus quelques jeunes gens avec lesquels sir Picknell, au cours de ses pérégrinations le long de la côte, avait noué de ces relations de saison balnéaire, qui s'oublient presque toujours aussi facilement qu'elles se sont formées, mais qui ajoutent du charme et de la diversion à ces périodes de détente où, d'un accord tacite, on laisse fléchir l'habituelle rigueur des formules sociales. Parmi eux se trouvaient plusieurs officiers en congé de convalescence ou simplement permissionnaires, et, sans doute pour maintenir le bon renom de galanterie de l'armée française, ces derniers surtout se montraient assidus aux petites soirées privées de la jolie insulaire, autant que fidèles à lui constituer sur la plage une escorte empressée.

Jusqu'à l'arrivée d'Eve, miss Elkinson avait été la reine incontestée de ce menu clan.

Lorsque Mlle de La Luzernière parut, une position nouvelle se dessina nettement : il fallut partager cette royauté, et notre rôle d'historien véridique nous oblige à reconnaître que les parts ne furent point égales. En effet, Eve, avec son rayonnant sourire et l'inconcevable grâce qui communiquait à sa beauté une irrésistible séduction, dégageait, sans y tâcher, un attrait sympathique que le charme un peu raide de Barbara n'obtiendrait jamais. Le contraste entre les deux amies était plus frappant aujourd'hui que la séparation et la pratique d'un monde très différent avait accusé la vérité de leurs natures en estompant la similitude des formes acquises au pensionnat.

Tandis que Barbara se carrait, en quelque sorte, dans sa personnalité, l'exagérait jusqu'à en rendre les dons irritants, Eve, toujours prête à s'effacer, apportait dans les choses médiocres de la vie le détachement d'une haute éducation et les façons exquises du milieu difficile où sa délicatesse native s'était encore affinée.

Sans même en avoir conscience, elle capta donc aussitôt la totalité des hommages que Barbara considérait comme sa propriété. Même sir Algernon Picknell, qui en cousin anglais bien appris, devait un jour épouser sa cousine, suivait le flot, et, de l'avis secret de miss Elkinson, était auprès d'Eve plus empressé que de raison !

Il n'y a guère d'amitiés féminines capables de résister à ce genre de phénomènes, dont les hommes, qui les causent, ne pénétreront jamais l'insaisissable et complexe psychologie ; moins qu'aucune, l'autoritaire Barbara pouvait s'en accommoder.

La suite à dimanche prochain.

ARRESTATION.

Un nègre du nom d'Ernest Baschu a été arrêté hier après-midi par les détectives Kennedy et Mellen. Il est accusé d'avoir commis divers vols récents.